

min du serpent. Là encore, tout n'est pas rose. Mais les Suédois eux-mêmes n'ont-ils pas toujours refusé le Nobel à Heinesen et à Lo-Johansson?

Sur le plan de l'enseignement, enfin, l'un des rares effets heureux de nos annuelles réformes a été (grâce à la suppression de la notion de Licence «d'enseignement» — désuète depuis un demi-siècle) de permettre enfin la création d'une Licence de langues scandinaves (sans plus de précisions, notre ministère en étant sans doute resté à l'époque du nordique commun, un millénaire de retard n'ayant rien de scandaleux pour lui). Celles-ci sont donc sur un pied d'égalité théorique avec l'anglais ou l'allemand, ce qui n'est pas sans irriter certains collègues. Elles attirent un nombre lentement croissant d'étudiants, pour des raisons parfois bien surprenantes: il peut s'agir d'un voyage ou séjour accidentel en Scandinavie, d'un doux attachement envers un ou une Scandinave ou bien d'un coup de foudre... littéraire. Le cas le plus hasardeux est sans doute celui qui consiste en la recherche d'un moyen de meubler un trou (*hål timme*) dans l'emploi du temps hebdomadaire — mais ce n'est pas le moins fréquent. Les voies choisies par la divine providence pour mener aux études scandinaves sont aussi insondables que les autres. Ajoutons un dernier facteur, non négligeable: le marché de l'emploi étant ce qu'il est, bien des étudiants se disent qu'ils ne risquent pas plus (ni moins) le chômage en choisissant les langues scandinaves que l'anglais, par exemple, comme des dizaines de milliers d'autres — alors, pourquoi pas se faire plaisir, si vraiment l'on aime cela? Et l'expérience prouve que la plupart d'entre eux finissent par trouver un débouché quelconque s'ils sont suffisamment motivés et astucieux. Le seul problème en ce qui concerne les études scandinaves en France est donc maintenant de savoir si le ministère de l'Éducation nationale consentira à conserver à cette discipline un minimum de postes d'enseignement sur la quinzaine actuelle (en plus de ceux de *lecteurs*) ou s'il les supprimera l'un après l'autre au départ du titulaire à la retraite ou outre-tombe, comme il semble désireux de le faire. Priorité absolue au quantitatif! Et, dans ce domaine, le Nord ne fait pas le poids. La France a décidé d'avoir bientôt deux millions d'étudiants alors qu'elle ne sait déjà pas quoi faire du million qu'elle a en ce moment ni même où les mettre pour qu'ils puissent suivre leurs cours. On peut donc se demander si beaucoup d'entre eux pourront à l'avenir s'initier aux langues scandinaves. Voilà, encore une fois, de quoi tempérer un optimisme qui ne se baserait que sur des données chiffrées quant à la part *future* de la culture nordique en France. (Octobre 1989)

MORTEN NØJGAARD

La mort d'un artiste

Morten Nøjgaard är professor i romansk språk- och litteraturvetenskap vid universitetet i Odense, Danmark, och utgivare av den internationellt högt ansedda litteraturvetenskapliga tidskriften *Orbis Litterarum*. Han skriver här om »dobbelmennesket Gary-Ajar», ett av de mest fascinerande författarskapen i Frankrike under 1900-talet och om vilket han 1986 utkom med en uppmärksam bok.

«Paris, le 3 décembre 1980.

Le mystère de la rue du Bac.

Un coup de revolver abat Romain Gary.

On soupçonne Émile Ajar, homme à tout faire du célèbre romancier diplomate.»

Ma vie est un conte: le mot d'Andersen s'applique à merveille à Romain Gary, né Roman Kacew de père inconnu. Parti de rien, vivant avec une mère tôt divorcée, triple émigrant (de Russie, de Pologne, de France), juif par-dessus le marché, sans dons scolaires particuliers — fait unique dans les lettres françaises, voici un grand écrivain plus proche des cancre que des fortes têtes — la guerre révèle au jeune homme sa véritable carrière: la lutte fraternelle, ou l'idéalisme en action (représentant la France à l'ONU, Romain Gary fait son auto-portrait sous la figure paradoxale de *L'Homme à la colombe*, 1958). Désormais sa route est tracée: héros de l'aviation (blessures, citations, croix de guerre, compagnon de la Libération, commandant...), le petit juif moscovite de Wilno se retrouvera bientôt aux sommets de la diplomatie française. En 1956 il est nommé consul général à Los Angeles.

Comme si cela ne suffisait pas à remplir une vie, il entame dès 1944 une carrière parallèle comme écrivain, carrière dans laquelle il atteint également les sommets, se voyant attribuer, en 1956, le prix Goncourt (le prix littéraire le plus prestigieux de la France) pour le premier roman écologique de la littérature française, *Les Racines du ciel*, défense chaleureuse des pays africains contre l'exploitation coloniale représentée par les chasseurs d'éléphants.

Il n'est pas rare que les écrivains passent leurs heures creuses à faire le play-boy, même s'ils n'en ont pas les moyens (Balzac!). Il est plus inquiétant si les diplomates se laissent aller. Or, la troisième vie de Romain Gary est celle des membres du jet-set international. Fumant d'énormes havanes, moustache à la Valentino, son portrait figure régulièrement dans la presse à sensation. Grand séducteur, c'est lui qui le dit, il se fait toujours accompagner d'une miss Solitude nouvelle et commence même à faire sa percée à Hollywood comme auteur de scénarios (il collabore p.ex. au film fameux sur l'invasion, *Le Jour le plus long*). Voici la route ouverte à une quatrième carrière parallèle dans les médias.

C'est à ce moment que Gary rencontre la femme de sa vie: Jean Seberg (la compagne de Belmondo dans *A bout de souffle*) et que ce «success-story» rejoint — enfin — la vraie vie, problématique, exaltante, profondément tragique. Désormais l'homme arrivé se consacrera à son œuvre et à sa femme (dont il aura un fils, Diego, qui vivra avec lui, après son divorce d'avec Jean Seberg). Cela devait mal terminer: de 20 ans son aîné, Romain Gary ne pouvait suivre que de loin la lutte passionnée de Jean Seberg pour les droits civiques, lutte dans laquelle la jeune femme fragile et, sans doute, un peu naïve est broyée entre le maccarthysme triomphant et le black-panthérisme grimaçant; elle est trouvée morte, en 1979, à Paris, prétendument d'une overdose d'héroïne, mais les circonstances demeurent fort mystérieuses. La tragédie de Romain Gary, qui divorça en 1968 à l'amiable, mais qui ne se remaria jamais, fut d'assister, impuissant, à la lente destruction de la femme aimée:

«Je ne suis pas découragé. Mais mon amour excessif de la vie rend mes rapports avec elle très difficiles, comme il est difficile d'aimer une femme que l'on ne peut ni aider, ni changer, ni quitter.»
(*Chien Blanc*, 1970)

Le bilan de cette vie si pleine qu'elle en prend un air presque frénétique est difficile à dresser. S'agit-il vraiment d'une trajectoire de conte de fée? Sur le plan social, la chose ne fait aucun doute. Cependant, maître de tous les signes extérieurs de la richesse, l'écrivain Romain Gary décide, au sommet de la gloire, de tout planquer, de disparaître — ou, plutôt, de prendre un masque.

S'inventant une nouvelle identité, celle d'un vagabond loufoque Émile Ajar, il publie à partir de 1974, coup sur coup, quatre livres, trois romans et une autobiographie (fictive, s'entend). Après un début hésitant, le succès se déclare, foudroyant, avec le prix Goncourt décerné au second livre d'Ajar *La Vie devant soi* (1975). Gary devient ainsi le premier auteur — et sans doute le dernier — qui a reçu deux fois le Goncourt, fait interdit naturellement par les statuts de l'Académie Goncourt.

Nouvel épisode de l'étrange fatalité d'un écrivain condamné au succès, tel un Midas qui transformait en or tout ce qu'il touchait? Au contraire. La réussite de ce gigantesque canular prouva à Gary que le succès est mensonge et que le masque ne fait que tuer le moi véritable. Voilà comment il faut s'expliquer que, le 3 décembre 1980, calmement, ayant réglé ses affaires, «aux heures dangereuses de l'après-midi, Romain se couche sur son lit et se tire une balle dans la gorge.» (P. Pavlowitch, 1981). L'homme a tant erré dans le cabinet de glaces des fictions personnelles qu'il désespère d'en retrouver jamais l'issue.

Cette mort, digne autant que triste, demeurera sans doute une

énigme, car cet auteur prolifique a écrit sur presque tous les sujets sauf un: lui-même. Il s'est exercé avec succès dans les genres les plus variés; il a publié 22 romans, trois autobiographies fictives, deux livres de souvenirs, des récits de voyage, des pièces de théâtre, des scénarios, deux films (où Jean Seberg tenait le rôle principal) et d'innombrables articles de journal (p.ex. des reportages publiés dans *Life*), mais une étrange pudeur lui interdit toujours de se confesser, autre trait par lequel il se distingue de la plupart des auteurs modernes qui, à la suite de Rousseau, n'ont cessé qu'ils n'aient exhibé les détails les plus sordides de leur vie intime: Céline, Sartre, Robbe-Grillet, Sollers, Beauvoir, Debray, Duras...

Il aime parler avec une tendresse admirative, teintée d'humour de ses proches; aucun fils n'a jamais, à ma connaissance, fait de déclaration d'amour plus émouvante à sa mère que ne le fait Romain Gary dans *La Promesse de l'aube* (1960), et qui peut rester insensible face au portrait passionné et cruel de Jean Seberg qui émane des pages de *Chien Blanc* (1970)? De même, le diplomate peut exposer ses vues personnelles — souvent prophétiques, toujours intéressantes — sur l'avenir de l'Europe coincée entre les deux superpuissances (*La nuit sera calme*, 1974), mais nulle part le grand écrivain ne parle de lui-même, en son propre nom. Romain Gary en pantoufles comme Anatole France? Quelle horreur! En revanche, tel le comédien montant sur les tréteaux, Romain Gary ne cesse de se mettre en scène aussitôt que son moi se cache derrière le masque de la fiction. Romain Gary a toujours refusé de parler de ses prouesses guerrières, discrétion que n'ont pas partagée de grands contemporains: Saint-Exupéry, Malraux (qu'il aimait et admirait par ailleurs). En revanche, il nous fait part de ses pensées intimes face aux horreurs de la guerre par le truchement du tout jeune partisan polonais, Janek, héros de son œuvre de début, parue en anglais dès 1944 (*Éducation européenne*). Il faut lutter partout et toujours contre les trois diables familiers mentionnés dans *La Promesse de l'aube*: Totoche, Allemand, dieu de la bêtise, Marzav-ska, Russe, dieu des vérités absolues, et Filoche, Français, dieu de la mesquinerie, mais la lutte n'a de sens que si elle vise à rétablir la fraternité entre les peuples, y compris le peuple allemand:

«Le patriotisme, c'est l'amour des siens. Le nationalisme, c'est la haine des autres [...]. Il y a une grande fraternité qui se prépare dans le monde, les Allemands nous auront valu au moins ça...» (*La nuit sera calme*)

À l'autre bout de sa vie, Romain Gary vieillissant et découragé nous offre un double auto-portrait fictif. *Au recto*, Salomon, le roi du pantalon, vieux juif optimiste impénitent qui sera sauvé par sa foi humaniste et son amour actif du prochain. Le credo moral de Gary, agnostique convaincu, se résume en effet dans les valeurs universalis-

tes formulées à l'époque des Lumières. Il était parfaitement conscient de la fragilité de cet humanisme face aux coups réunis des trois diables familiers, et dans une petite nouvelle magistrale intitulée précisément *Un humaniste* (1962), il montre comment celui qui se cantonne dans un humanisme abstrait (à la façon des modernes intellectuels parisiens signant des pétitions à droite et à gauche, voir le professeur Tsourès de *Gros-Câlin*) ne fait en réalité que tendre la main à la bêtise et à la haine.

C'est cette désillusion qui perce *au verso*, où Romain Gary se montre en vieux macho à la virilité déclinante. Pas plus que Madame Rosa de *La Vie devant soi* (1975), le héros de *Au-delà de cette limite votre ticket n'est pas valable* (1976) ne peut accepter de finir sa vie en «vieux légume», mais, à la différence de celle-là, il exploite les autres pour se faire illusion.

La seule occasion où Gary s'est permis de parler ouvertement de son angoisse existentielle est dans l'autobiographie fictive, attribuée à Ajar, au titre significatif *Pseudo* (1976). A n'en pas douter, c'est le livre d'un comédien accompli, mais d'un comédien qui, en scène, peut donner libre cours à ses larmes. Il s'agit de l'énigmatique Émile Ajar qui, parlant de ses tribulations pathologiques, formule enfin le problème existentiel fondamental de l'artiste Romain Gary: en donnant voix aux multiples personnages qu'il nourrit en son sein, l'artiste court le danger de se perdre lui-même. Le comédien transforme la réalité en mensonge (*Les Enchanteurs*, 1973), et lui-même y perd son identité, se transforme en caisse de résonance vide. Se sauver par la création artistique, ça aboutit à se perdre comme homme. Comme le dit Ajar, être auteur, c'est «bouffer de la merde. Ça donne des chefs-d'œuvre.» (*Pseudo*)

Gary est un conteur né; la page blanche ne lui a jamais fait peur, car ses mensonges romanesques coulent de sources profondément ancrées dans son moi. Comme l'autre grand conteur populaire Michel Tournier, Gary-Ajar raconte des histoires élémentaires, pleines d'aventures, de passions, de problèmes spirituels, bref d'existence. Mais alors que Tournier axe ses histoires sur les figures mythiques éternelles (le christophe, le roi mage, le jumeau, etc.), l'histoire que Gary ne cesse de narrer est celle des incarnations multiples de sa propre personnalité. Or, à force de faire des figures évasives du moi des œuvres littéraires éclatantes de beauté, ayant la dure réalité des pierres (*La Vie devant soi* s'intitulait, dans le manuscrit, «La Tendresse des pierres»; le titre rendu fameux par le succès mondial est en réalité de l'éditeur), le romancier tue à chaque fois une petite partie de lui-même, faisant de son âme une maison vide hantée par des fantômes, comme le disait excellemment M. Guyau, pionnier de la sociologie littéraire:

«Le génie, à force de faire sortir l'homme de lui-même pour le faire entrer dans autrui, peut faire que l'artiste se perde un jour lui-même [...]. Il est des âmes hantées, comme les vieilles maisons, par les fantômes qu'elles ont trop longtemps abrités.» (*L'Art du point de vue sociologique*, Paris 1901)

En fait, le bel appétit de vivre du petit juif exilé à Nice (*La Promesse de l'aube*) s'est transformé à travers les accomplissements d'une vie bien réussie en un capital mort investi dans ses chefs-d'œuvre, certes, mais qui laisse leur créateur, nouveau Midas, sur le sentiment désillusionné d'être devenu fantôme lui-même, d'être passé du côté de la non-réalité, c'est-à-dire finalement de la mort (*Les Clowns lyriques*, 1979). Ainsi, Romain Gary aurait pu faire siens les vers émouvants de Jean de Sponde nous rappelant que nous vivons tous à l'ombre de la mort:

«Mortels, qui des mortels avez pris votre vie,
Vie qui meurt encor dans le tombeau de Corps,
Vous qui ramoncelez vos trésors, des trésors
De ceux dont par la mort de vie fut ravie:
Vous qui voyant de morts leur mort entresuivie,
n'avez point de maisons que les maisons des morts,
Et ne sentez pourtant de la mort un remords,
D'où vient qu'au souvenir son souvenir s'oublie?»
(*Sonnets de la mort*, 1588)

L'*alter ego* (ou le troisième, le quatrième...) de Romain Gary «résoud» le problème du vide intérieur du créateur en se réfugiant dans la psychose: enfermé dans une clinique psychiatrique, Émile Ajar raconte sa vie. Le génial savant Mathieu, inventeur de l'arme de destruction définitive, établit le vide en faisant aspirer son âme par un collecteur d'énergie spirituelle, dernière invention d'un génie créateur que l'homme Mathieu a vainement essayé de tuer (*Charge d'âme*, 1977). En un sens, on peut dire que le thème qui parcourt toute l'œuvre de Gary est celui de l'authenticité: comment transformer cette vie qu'on a tous «devant soi» en une naissance toujours renouvelée d'un amour authentiquement ressenti? Car le problème de l'homme est que notre histoire qui se présente avec tous les signes de la réalité est la marque la plus assurée de la fiction:

«C'est des histoires de mue, tout ça, pour faire peau neuve, mais toujours la même, pseudo-pseudo.»
(*Gros-Câlin*)

L'art peut certes nous fabriquer une identité, mais c'est une image qui véhicule tous les mensonges des belles images inventées par la publicité, fléau des temps modernes. L'amère leçon de la création artisti-

que de l'homme-caméléon Romain Gary est ainsi que l'art est une fausse naissance qui ne cesse de nous confronter avec notre néant, parce qu'il n'arrive pas à transformer notre besoin de trouver «quelqu'un à aimer» en réalité vécue:

«[...] je souffre de surplus amériçiaïn. Je suis atteint d'excédent. Je pense que c'est en général, et que le monde souffre d'un excès d'amour qu'il n'arrive pas à écouler, ce qui le rend hargneux et compétitif. Il y a le stockage monstrueux de biens effectifs qui se déperdisent et se détériorent dans le fort intérieur, produit de millénaires d'économies, de thésaurisation et de bas de laine affectifs, sans autre tuyau d'échappement que les voies urinaires génitales. C'est alors la stagflation et le dollar.» (*Gros-Câlin*)

En ce sens, le coupable du crime contre l'humanité perpétré le 3 décembre 1980, rue du Bac, «aux heures dangereuses de l'après-midi» est bien Émile Ajar, notre double.

Notice bibliographique

Une biographie récente, Dominique Bona, *Romain Gary* (Mercure de France, Paris 1987) retrace les grandes lignes de la vie de Gary, mais ne nous renseigne guère sur sa personnalité profonde. On trouvera plus d'enseignement dans le livre amer, mais authentique du neveu de Gary, Paul Pavlowitch, *L'Homme qu'on croyait* (Paris 1981). J'ai moi-même essayé de dégager les thèmes permanents de l'œuvre à partir d'une analyse de *Gros-Câlin* et du style inimitable d'Émile Ajar: *En kvælerslange som kæledyr. Om dobbeltmennesket Gary-Ajar* (Museum Tusulanum, København 1986). Michel Tournier a publié un essai pénétrant sur l'énigme Ajar (*Émile Ajar ou la vie derrière soi*, in: *Le Vol du vampire* 1981) et Anne-Charlotte Östman a rédigé un excellent mémoire à l'université de Stockholm sur un trait fondamental du style d'AJAR *Humor som försvar* (Stockholm 1980). Enfin, Jørn Boisen a étudié l'humanisme de Gary dans un gros mémoire couronné par l'université d'Odense *Racismetemaet i Romain Gary's værk* (Odense 1989).

VOILA!



Regards sur la France

Franska B-språk för gymnasieskolan och vuxenutbildningen.

Författare: Gudrun Ageberg-Andersson och Marianne Molander. Aktuell just nu är textboken för årskurs 3, övningsboken kommer under läsåret.

Övriga komponenter är facit och ljudband.

Vill du veta mera, ring Märit Axelsson på redaktion Humaniora, ☎ 040-25 87 05, eller Kundtjänsten, ☎ 08-739 96 60.

Regards sur la France är Libers nya B-franska för gymnasieskolans årskurs 3. Frankrike är ju i år mer aktuellt än någonsin och tillsammans med övriga världen firar fransmännen revolutionen med pompa och ståt.

För att tillgodose olika linjer, intresse- och yrkesinriktningar är texterna många och varierande. Här finns tidningsartiklar, sakprosetexter om ekonomi, kultur och teknik, sånger samt skönlitterära texter och författarpresentationer.

Styckeordlistor finns i slutet av boken. Övningsboken innehåller många övningar av olika karaktär, inklusive träning av grammatiska moment, för att ge eleverna större språklig korrekthet och en djupare insikt i det franska språket.

LIBER

